

Le châle vaudois

Autor(en): **Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 51

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225547>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

crouio sapin tot rêvô (*cassant*). On bon butin, fé à l'ottò, qu'on pào rein avai de meillào !

Lo vilhio Djedion m'ein dèvesève l'autr'hi et mè desai dinse :

« Vâ, Sti coup no z'âi on Président. Ein è de li quemet de noutron ministre. Vo vu cein contâ.

Dan, tsî no, à Cougnelâo, on avai fauta de ministre. Faut vo dere que, dein clîia perrotse, on pào pas preindre co que sâi. Faut on coo que sâi pas on cratset po cein que la coumouna l'è granta. L'ant dan zu dâi vôte et l'ant châi on dzouvenò, pas tant grand, mâ trapu qu'on diâ-billio et tot ein nier. On bon coo que vo débliote son pridoz qu'on derâi que fâ cein âo mécanique.

L'autro dedzo, Metsî à Jodi et Tiène à Boutte dèessant remouï on potadzî (*fourneau de cuisine*) tot garni, du la couensa que l'êtâi à plian pi tant qu'âo pâilo damon âo premi. L'avant passâ duve palantse dâi dou côté, alliettâje avoué dâi corde. Adan, ion derrâi, l'autro devant faisant état de grapelhi lè z'ègrâ. Mâ, clîi potadzî ètâi pèsant que la mètsance. L'avant biau lâo sè crampounâ, pouâvant pas ein an. Que faillâi-te fère ?

Tot per on coup arreve lo novi ministre que vegnâi fère cougnessance. Ie guegne cli commerce, l'out lè dzemotâje et lè sacrement et dit dinse :

— Allâ pi lè dou devant tsacon pè 'na palantse. Mè tserdzo dâo derrâ.

Sè crêche su lè man, fâ : « O...hoop ! », t'eimpougne lè palantse, tè solève lo potadzî — lè dou devant, li tot solet derrâ — tè tsampe clîiâo coo amont lè z'ègrâ et pu via, tant qu'âo coutset, sein toussi, sein dzemottâ et sein socliâ épais. Et pu, sein lâo laissi lo temps dâi remachement, l'êtâi dza via.

Metsî et Tiène sè sant guegnî on momeint tot épolailli et l'ant de, lè dou ein mimo temps :

— Eh bin ! sti coup no z'âi on ministre ! »

Noutron novi Président, l'è on coo dinse assebin que l'arâ à portâ — pas avoué sè bré, mâ avoué sa tita et sa cabosse — dâi fé (*charges*) pe pèsant oncora que dâi potadzî, mâ n'aussi cousin, s'ein tserdze. Et tot lo paï redit stâo dzo :

— Sti coup no z'âi on président ! Respect !
Marc à Louis.

DES CHAMIGNONS A L'ESSAI

MARC BRESSET, dit « Toupenet », garde-champêtre et taupier de la commune de Brantigny-le-Bas, venait de rentrer d'une de ses tournées. Il posa sur la table de la cuisine un filet plein d'une belle récolte de champignons et dit à sa femme :

— Voilà, Louise, pour notre dîner de demain !

Sa femme, n'ayant qu'une médiocre confiance en son homme, quant à ses connaissances en mycologie, lui dit :

— Oui, Marc, c'est vite dit : « Pour notre dîner » ! Sont-ils tous bons, au moins, tes champignons ? Quand même que tu ne me fais pas la vie rose, des jours qu'il y a, je n'ai tout de même pas envie de m'empoisonner avec ta marchandise.

Son mari, qui n'était pas plus sûr que ça de l'innocuité de sa récolte et vu, surtout, qu'il participerait, lui aussi, aux risques à courir, réfléchit un instant.

— Ecoute, Louise ! Je crois qu'ils sont tous bons. Rien que des bolets, des chanterelles, des pets-de-loup, le délicieux agaric, etc. Mais il y a un moyen bien simple de savoir si on ne risque rien. Mets-en voir la moitié dans ce petit panier et laisse-moi faire.

Quelques minutes plus tard, Toupenet sonne à la porte du presbytère. C'est la vieille gouvernante, Madame Angèle, qui vient ouvrir.

— Bonjour, madame Angèle ! Voilà une petite attention pour M. le curé. Je les ai cueillis ce matin dans le bois de la Braille et j'ai pensé que cela ferait un bon petit plat pour son souper. Je passerai demain matin pour reprendre mon panier.

La brave femme, étonnée de ce geste aimable

de la part de Toupenet, qu'on ne voyait jamais à l'église, porta aussitôt l'offrande du garde-champêtre à M. le curé. Celui-ci, un fin gourmet, comme ils le sont tous, lui dit :

— Ils ont bien bonne façon, ces champignons. Et il semble qu'ils sont frais. Mais, tout de même, un cadeau de ce mécréant de Toupenet ! Il veut sans doute se racheter un peu de son impiété déplorable. Ma bonne Angèle, vous me les préparerez pour mon souper de ce soir, n'est-ce pas.

Le lendemain matin, Toupenet vint de bonne heure sonner à la cure. Il avait l'air vaguement inquiet.

— Bonjour, madame Angèle ! Je viens reprendre mon panier. Avez-vous déjà préparé ces champignons à M. le curé ?

— Mais oui, monsieur Bresset, hier soir déjà. Il les a trouvés délicieux et vous en remercie beaucoup.

— Bon, bon ! Mais, dites-moi, madame Angèle, il n'est pas malade, au moins, M. le curé ? Parce que, d'habitude, on le voit déjà dans son jardin, à ces heures-ci.

— Malade ? Mais non, il n'est pas malade. Au contraire, il était particulièrement de bonne humeur, ce matin.

Toupenet n'attendit pas la suite. D'un pas alerte, l'air tout guilleret, il se dirigea vers sa maison.

— Louise ! cria-t-il en entrant à la cuisine, tu peux y aller, avec ces champignons. Ils sont tous bons !
F. Wœlfli.



A PROPOS DU DIRECTOIRE

DANS la *Chasse à l'homme*, de Maurice Donnay, cette pièce qui connut un légitime succès en 1920, on entend une maîtresse de maison se plaindre de la cherté de la vie devant un jeune visiteur qui, pour la consoler, lui dit :

— Songez, madame, que sous le Directoire, un gigot se payait 1.248 francs.

— Ah ! vous allez me dégoûter du gigot.

— Moi, ça me dégoûte du Directoire, observe fort justement le mari.

Avec sa succession de coups d'Etat, sa débâcle monétaire, son invasion d'enrichis sans mesure ni goût, étalant leurs débauches et leur faux luxe à côté de misères cruelles, avec ses persécutions sournoises contre les honnêtes gens, son brigandage impuni, son administration gangrenée, le Directoire est bien l'une des périodes les plus basses de l'histoire de France.

La belle Tallien, qui finira princesse de Chimay et dévote, règle les modes féminines qui n'ont jamais été aussi légères, ni aussi mobiles. Se déshabille-t-elle à l'antique ? Aussitôt les merveilleuses renchérissement, comme fera Mme Hamelin, qui lance la mode des *sans-chemises*. Qu'elle se vête à la turque pour recevoir un ambassadeur du Grand Turc, puis à l'anglaise, avec des chapeaux en forme de toque de jockey, elle est aussitôt suivie, dépassée. Mais toutes les dames n'ont pas sa belle santé pour supporter impunément d'aller presque sans voile. Un médecin a déclaré avoir vu mourir plus de jeunes filles depuis le système des nudités que dans les quarante années précédentes.

Et tout ce monde nouveau s'empiffre dans les restaurants qui viennent de se créer et que dirigent les chefs des ci-devant. La gastronomie devient une science et un art qui a sa littérature avec Grimod de la Reynière. C'est lui qui écrira, non sans raison, que le cœur des Parisiens s'est tout à fait métamorphosé en « gésier ». Mais à côté, la misère des rentiers et des petits propriétaires payés en assignats, c'est-à-dire en papier-monnaie qui, à la fin du Directoire, n'aura plus

aucune valeur, entraîne chaque jour des suicides. Villes et campagnes regorgent de brigands, d'insoumis, de chouans et de bleus dévoyés, qui pillent, chauffent et rançonnent impunément, à la barbe d'une maréchaussée qui ne poursuit plus, n'étant ni montée, ni payée.

Vraiment, le poète a menti : la France n'était pas belle « au grand soleil de Messidor ».

LE CHÂLE VAUDOIS

(Air : *Pô la fita dau 14.*)

Nous apportons à la crèche
Un simple châle vaudois ;
Sa laine qui n'est point rêche,
A pris forme sous nos doigts.

Refrain :

Le voici, doux et chaud ; — C'est le gage
C'est l'hommage — De notre Canton de Vaud.

Ce châle est de couleur noire,
En signe d'humilité ;
Tel quel, la chose est notoire,
Il est toujours bien porté.

Refrain.

Sa forme est triangulaire,
En mettant la pointe en bas ;
Sous cet abri tutélaire,
On peut braver les frimas.

Refrain.

Suivant comme on l'attache —
Laissant libres les deux bras —
Les deux épaules qu'il cache
Ne se refroidiront pas.

Refrain.

Par temps chaud, on laisse pendre
Deux des pointes librement ;
La troisième va descendre
Sur la taille, gentiment.

Refrain.

Ce châle est l'ami fidèle
En hiver comme en été ;
Il nous donne un vrai modèle
De tendresse et de bonté.

Refrain.

Et parfois une fillette,
Pour se vêtir chaudement,
Autour d'elle a mis, fluette,
Le châle de grand'maman.

Refrain.

— Va donc, petite, au village,
Un gros panier à ton bras ;
Ce châle est bon à tout âge ;
Tu ne t'enrhumeras pas !

Refrain.

Nous déposons sur ta crèche
Ce simple châle vaudois,
Bien heureuses, s'il empêche
Tes petits pieds d'être froids.

Refrain.

Quand le châle s'entre-croise,
Il prophétise ta Croix...
Nous t'offrons l'âme vaudoise
Avec le châle vaudois. Pierre.

ECONOMIES

EST samedi, le dernier du mois, jour où M. Mélichon accomplit avec amour un acte traditionnel : l'établissement des comptes.

Après son repos habituel, il se lève en poussant un léger soupir, et ramasse sur le tapis les clés qui ont glissé de sa poche. Puis, à petits pas, il va vers la cage de son canari, passe un doigt à travers le grillage, prend un air doux et légèrement maïs, et susurre :

— Méphisto ? On a bien dormi ? On n'a pas mangé sa salade ?

Méphisto, étonné, change de perchoir, regarde sans comprendre le doigt qui s'agit entre deux barreaux, chante trois notes, revient au premier perchoir et cligne de l'œil.

Ravi, M. Mélichon se dirige vers sa table. Il fait grincer le tiroir, en tire le précieux *Livre des*